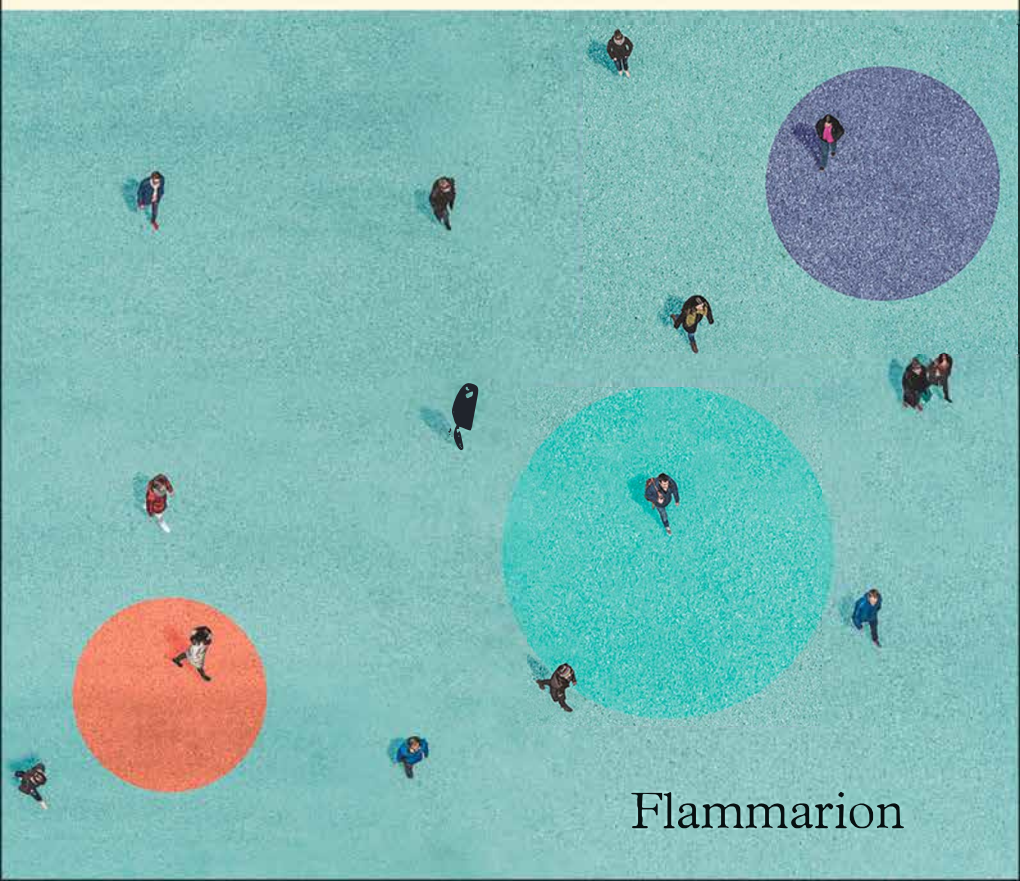


Joy Sorman
À la folie



Flammarion

À la folie

DE LA MÊME AUTEURE

Boys, boys, boys, Gallimard, 2005.

Du bruit, Gallimard, 2007.

14 Femmes. Pour un féminisme pragmatique (en collaboration avec Gaëlle Bantegnie, Yamina Benahmed Daho et Stéphanie Vincent), Gallimard, 2007.

Femmes et Sport. Regards sur les athlètes, les supportrices, et les autres (ouvrage collectif dirigé avec Maylis de Kerangal), Hélicium, 2009.

Gros œuvre, Gallimard, 2009.

Parce que ça nous plaît. L'invention de la jeunesse (avec François Bégaudeau), Larousse, 2010.

Paris Gare du Nord, Gallimard, coll. « L'Arbalète », 2011.

Comme une bête, Gallimard, 2012.

Lit national (avec Frédéric Lecloux), Le Bec en l'air, 2013.

La Peau de l'ours, Gallimard, 2014.

L'Inhabitable, Gallimard, coll. « L'Arbalète », 2016.

Sciences de la vie, Le Seuil, 2017.

Joy Sorman

À la folie

Flammarion

Pour l'écriture de cet ouvrage, l'auteure a bénéficié
d'une aide du Centre national du livre.

© Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0802-3533-6

Ci-gât la vérité?
(Anonyme, IV^e siècle avant J.-C.)

J'imaginai un bloc de silence posé au milieu de la ville, sa présence massive, intimidante, j'imaginai une ombre étale et opaque comme un lac, j'imaginai un champ magnétique, révélé par une faible tension électrique sur la peau à l'approche du bâtiment, une onde secrète formant un anneau protecteur et dissuasif autour des lieux, j'imaginai qu'on m'arrêterait à l'entrée, qu'on me demanderait de décliner mon identité, de présenter un badge, le motif de ma venue, de signer un registre, de donner des gages, qu'on apprécierait avec professionnalisme mon allure générale, qu'on scruterait mon visage à la recherche d'un rictus, d'un symptôme, une bouche qui tombe, un regard de biais, un spasme, une preuve.

Je me composais une mine de circonstance, une tête innocente, une expression de bonne citoyenne, avec si peu de naturel et de décontraction qu'en réalité je me signalais immédiatement comme suspecte – j'entrais ici pour la première fois et je ne savais pas y faire.

À la folie

Les deux agents d'accueil postés derrière une vitre teintée ne m'ont rien demandé ; après avoir longé un imposant mur d'enceinte, sonné à une grille, passé un sas, sonné à nouveau, le pas à peine ralenti, j'étais donc à l'intérieur, toutes les portes s'étant automatiquement et bruyamment déverrouillées devant moi.

Le panneau d'information propose un plan orthogonal des lieux, une organisation par couleurs, lettres et chiffres – cela pourrait être un camp, cela pourrait être un village, c'est d'abord un grand parc que délimitent des rangées de platanes, des allées bitumées, des massifs de fleurs et des parkings, des pavillons anciens et des unités contemporaines, un mélange d'architecture administrative et de briques XIX^e.

Je repère le secteur 4 en jaune sur le plan, il faut suivre les flèches et les bandes de peinture au sol, on est surpris par les chants d'oiseaux et la douceur de l'air, une paix qu'on n'espérait pas, le printemps sans doute. Quelques silhouettes fument sur des bancs, seules ou par grappes, certaines en blouson et bonnet malgré la chaleur, d'autres échangent à voix basse appuyées contre un mur, les gobelets de café débordent des poubelles, un lointain crachin sonore s'échappe d'un portable, une musique cubaine qui grésille, puis une voiture à faible allure, deux blouses blanches en conciliabule sous un auvent, des regards suspendus, des bonjours timides, on laisse derrière soi la blanchisserie, le salon de coiffure, la cafétéria, l'aumônerie, la salle de sport, le local syndical,

À la folie

l'atelier d'ergothérapie, et tout au bout se dresse le pavillon 4B, cube anonyme de béton blanc, percé de doubles fenêtres qui s'entrouvrent seulement, entouré d'un jardinet clôturé – des grilles vertes couvertes de bâches protègent des regards, on les escaladerait facilement. On sonne à l'interphone ou, plus simple, si on a la clé on passe par-derrrière, une lourde porte métallique s'ouvre alors sur un couloir d'hôpital.

Des portes, des couloirs ; j'aurai bientôt la conviction de circuler dans un espace strictement délimité et organisé par ces deux éléments, qui signalent toujours l'institution, et activent une certaine anxiété. Pénétrer dans le pavillon 4B ranime confusément des images d'autres portes débouchant sur d'autres couloirs – prisons, internats, administrations en tous genres. À peine arrivée, la tendresse du printemps me quitte laissant place à un sentiment, encore vague à cet instant, une intuition, de claustration, de promiscuité.

Ce qui frappe quand on y entre pour la première fois c'est l'odeur, elle flotte en nappes molles, une odeur de collectivité et de macération, de légume bouilli et de détergent, de sauce refroidie et d'inquiétude, âcre, insistante, une odeur d'enfermement. La

À la folie

chaleur aussi, étouffante, peut-être parce que ceux qui vivent là se tiennent quasi immobiles, alors on pousse les radiateurs à fond, on tâche de maintenir la température des corps ankylosés à 37 degrés.

On avale cet air chargé, puis c'est le regard qui s'habitue, panote, s'arrête sur une enfilade de portes, un sol carrelé, les couleurs pâles des hospices, un faux plafond résistant à l'incendie, des spots encastrés, une lumière sans contrastes, une plante verte, qui a l'air fausse on ne sait pas. Je reconnais une mélodie de Bob Marley, elle vient du fond du corridor, la dernière porte est entrouverte, je vois bientôt dépasser un pied nu et potelé de femme, qui n'ira pas plus loin, et dont la fixité m'impressionne – un pied menaçant, réprobateur, ironique ; je n'imaginais pas qu'un pied puisse être aussi expressif, je n'imaginais pas que mon premier contact ait lieu avec un pied, que l'humanité m'apparaisse sous cette forme burlesque et inquiétante, que ce morceau de corps me souhaite ainsi silencieusement la bienvenue, ou peut-être au contraire m'intime de fuir. La première chose vivante que j'aperçois ici est ce pied. La seconde, alors que ce matin le service semble désert, est un homme en survêtement floqué du logo de l'hôpital qui fait les cent pas, des allers et retours pendulaires, déambule puis s'immobilise, et ne rend ni bonjour ni sourire ; un bonjour qui sort de ma bouche comme un piaillement, un sourire ankylosé, celui que j'avais déjà ce matin d'avril où je suis venue me présenter dans le

À la folie

service, annoncer un projet de livre, et une présence que j'espérais la moins intrusive possible ; vœu pieux.

Pendant un an, tous les mercredis, l'autorisation m'a été accordée de circuler librement dans le pavillon 4B qui comprend douze lits et une chambre d'isolement. Deux couloirs distribuent également une infirmerie, une petite salle de repos pour les soignants, les bureaux des psychiatres, de la psychologue, du cadre de santé, une pièce exigüe, mais centrale et vitrée, où sont délivrés les médicaments, et une salle commune pour les repas et les activités, donnant sur le jardin. Quelques fauteuils en skaï de collectivité, couleur vert amande, trois affiches et deux téléés décovent les lieux, un bruit incessant de clé dans la serrure donne le rythme, plus sûrement que les aiguilles des nombreuses horloges fixées en hauteur. C'est propre, clair, moderne et sans vie, un aménagement fonctionnel, économique, aux normes de l'esthétique administrative, ces surfaces planes qu'on lave à grandes eaux, sur lesquelles rien n'accroche, rien ne saille.

Franck dans sa vie

Affalé sur une chaise, dans l'angle mort de la salle commune, Franck semble reprendre ses esprits comme après un violent effort. Son allure christique convoque aussitôt des images de descente de croix – tête penchée, cheveux aux épaules, bras ballants écartés, pieds nus aux ongles démesurément longs, regard franc qui balaye l'espace, enveloppe les choses et les hommes dans une même douceur, gestes ralentis sous l'effet des médicaments et de l'enfermement, et peut-être aussi d'une infinie précaution. Franck vient de passer un mois en chambre d'isolement, il en est sorti une demi-heure plus tôt. On ne lui a pas rendu ses chaussures de peur qu'il s'enfuie, et il porte encore son pyjama anti-suicide de papier bleu, ce fin vêtement qui n'en est pas un, se déchire d'un geste, n'habille aucun corps, couvre à peine, floute les silhouettes – Franck est comme nu.

Il a hâte de récupérer le sweat à tête de loup et le jean blanc troué aux genoux qu'il portait au moment de sa fugue, mais si on le laisse dans cet uniforme

À la folie

clinique c'est pour éviter qu'il ne décampe à nouveau, un Christ en pyjama ne passerait pas inaperçu dans les rues de la ville.

Je me suis barré, les infirmiers m'ont coursé, je me suis caché dans une poubelle, je voulais seulement prendre mes 500 euros à la banque et revenir, mais j'ai acheté du shit, je me suis envoyé un whisky à 11 euros au comptoir, j'étais défoncé, je me suis écroulé, je me suis fait dépouiller, les flics m'ont ramené, ça n'a pas duré longtemps cette petite promenade. La vérité c'est que j'ai fugué pour me faire tatouer Jésus et Marie sur le bras gauche, c'est pour ça que j'avais besoin des 500 euros. Et puis je voulais faire un tour en forêt pour parler aux arbres, à leur contact je respire enfin, lentement et profondément. Parfois aussi je me déshabille, je m'allonge sur le ventre, la bite dans la terre pour sentir l'humus et les vibrations. Bref voilà, comme à chaque fugue, pour me calmer, me punir plutôt, on m'a mis d'office en iso. Mais parfois, quand je me fais trop peur, c'est moi qui réclame l'isolement. Quand je suis en délire, que je regarde intensément le ciel et que je vois une multitude de points lumineux mobiles, comme des fées. Ou quand je sens que j'ai le sexe tout mité. Et surtout quand je deviens loup-garou. En iso, la première semaine on croit qu'on va mourir, et puis on s'habitue ça va. Pour occuper le temps je me fais des délires cosmiques, vous savez je suis schizo et parano au dernier stade. C'est quoi le dernier stade ? Est-ce qu'il n'y a pas toujours un stade

au-dessus, qu'on n'imaginait même pas ? Le stade encore au-dessus, le stade ultime, c'est moi en objet céleste, aspiré, englouti et dissous dans un trou noir.

Franck a 40 ans, il est bien connu au pavillon 4B, il y fait des séjours réguliers depuis plus de vingt ans, de l'appartement de sa mère au centre de crise, de l'hôpital de jour au foyer d'accueil médicalisé, puis retour à la case départ, en service fermé. Il m'a dit je reviens dans cinq minutes, a réapparu après avoir enfilé une polaire sur son pyjama en papier crépon et chaussé une paire de claquettes de piscine, a proposé de s'asseoir dans la salle télé, et raconté, sur un ton équanime, une vie de peine et de violence : petit j'étais dyslexique et mon père me tabassait ; comme il était dermato il savait exactement où taper pour que cela laisse le moins de traces possible. Il me cognait pour un oui ou pour un non, parce que j'avais utilisé trop de papier toilette. Ma mère buvait, deux bouteilles de porto par jour, ça peut vous paraître beaucoup mais dans son village c'était la norme, la dose habituelle, tout le monde buvait ça. La dernière fois que mon père m'a frappé j'avais 13 ans et c'était un 14 juillet, le sang a giclé, je me suis rebellé, j'étais devenu grand et fort, j'ai eu le dessus. Le psychiatre m'a expliqué que c'était excitant de frapper, peut-être que j'excitais sexuellement mon père.

Mais je ne l'ai jamais dénoncé, j'ai toujours gardé ça pour moi, je ne voulais pas qu'on m'envoie à la Ddass. D'ailleurs je ne lui en veux pas, j'ai juste parfois

À la folie

un peu de rancœur, il vient me voir à l'hôpital, il m'apporte des clopes ; j'aime mes parents c'est comme ça, on n'y peut rien, c'est mon seul lien je le garde. Voilà, après cette mauvaise période, j'ai passé un CAP jardinier paysagiste, j'étais très bon en taille d'ifs, j'ai travaillé quelque temps au service espaces verts et ça m'a lassé, alors je me suis dit pourquoi pas chasseur alpin, mais la semaine précédant l'examen je ne dormais pas, je fumais du shit en regardant la télé, j'ai pété les plombs et tout ça s'est terminé à l'HP, j'avais 19 ans, c'était mon premier séjour. J'y suis resté deux ans. Quand je suis sorti j'ai rencontré une fille, je ne travaillais pas, j'étais asocial de toute façon, alors je me suis installé chez elle. On était bien, je lui cuisinais des pâtes à la carbonara, des cuisses de grenouille et du rosbif, et on est même descendus à Cannes en vacances. Ma copine était nympho mais je m'en foutais. Ça a tenu comme ça plusieurs années et un jour, à nouveau, j'ai fumé trop de shit, mes yeux sont partis à l'arrière de ma tête, ils se sont collés au fond de mon crâne et ils me regardaient, ils me surveillaient, c'était insupportable. J'avais trop de délires en moi, et aussi le cadavre d'un jumeau que j'avais avalé dans le ventre de ma mère parce que j'étais le plus fort des deux, le plus volontaire. Trop de délires en moi et des morceaux de moi qui s'éparpillaient, mon estomac qui disparaissait, mon ventre qui devenait creux, troué. Il va mieux maintenant, touche, regarde comme il est bien bombé. Trop de délires en moi et un ectoplasme qui m'espionnait, me suivait partout en silence,

glissait sur les murs, le plafond, le sol. Tellement de délires en moi qu'il paraît que j'ai agressé un patient en arrivant, parce qu'il marchait avec mes jambes, il m'avait volé mes jambes ce bâtard.

Pause, Franck prend une longue inspiration, rapproche sa chaise, vérifie d'un coup d'œil que personne ne nous épie, se penche à mon oreille : tu sais, à un moment j'étais tellement pur que je me suis allongé dans l'herbe et plein de marguerites se sont mises à pousser autour de moi – Franck, ses yeux luisants, on dirait qu'il va pleurer, il faut dire qu'il a vu la beauté de très près.

Franck est en SDRE, soins sans consentement sur décision d'un représentant de l'État, pour violences. Il a poignardé le chien de sa mère. Pourtant Franck raconte que c'est lui qui est déjà mort dix fois, poignardé dans la rue par des passants, puis ressuscité – en réalité il ne dit pas je ressuscite, il dit je revis, et cela fait une grande différence, cela signifie que la vie est tapie en lui, qu'elle ne tombe pas du ciel, qu'elle n'est pas un miracle mais une ressource. Franck me raconte le loup-garou blotti dans ses intestins, m'assure que s'il ne prend plus ses médicaments il redevient la bête, que la conversion est immédiate. Mais la malédiction n'est pas tant d'être loup-garou que d'endosser cette apparence terrifiante alors que son cœur est plein de bonté. Quand je fume du shit je fais peur malgré moi, je suis un monstre délicat pourtant, mais rien à faire, les traits de mon visage effraient les gens. Franck,

À la folie

le tendre prodige, se désole de faire peur aux passagers du bus alors que sa transformation n'a pour objet que d'absorber les ondes négatives qui polluent les alentours. Mais comment être compris quand l'expression du visage ne coïncide pas avec la vérité des intentions.

Franck saisit mon poignet, sa chambre est au bout du couloir, il veut me montrer quelque chose. La pièce est vaste, entièrement blanche et meublée de peu – un lit métallique, une table de chevet, un placard, un petit bureau de contreplaqué et une chaise de cantine. Ici rien de personnel si ce n'est une paire de baskets fluo sur le lino et des dessins punaisés au mur.

Franck ferme la porte à clé, je tressaille, il m'invite à prendre la chaise, puis debout sur le lit déplace une dalle du faux plafond, sa main tâtonne quelques instants et revient avec un petit bouddha en pierre de lune, un pendentif scarabée et une bague de templier, autant de trésors qui ont miraculeusement échappé à la fouille. Il dispose les trois objets en triangle sur sa table de nuit, s'allonge, ferme les yeux, me demande de faire de même, et récite la Kabbale d'une voix hachée et solennelle – les douze heures qui sont écrites la nuit se divisent en trois côtés, droit, gauche et milieu. S'il y a plus de douze heures la nuit, elles sont regardées comme le jour et non comme la nuit, car seulement douze heures sont de Malkhout, qui est appelée nuit. Ces douze heures se divisent en trois

côtés, et trois camps de saints anges se divisent dans ces trois côtés.

T'as senti ? T'as senti quelque chose ? Ça a vibré non ?

Franck me raconte que lors d'une précédente hospitalisation il a trouvé un hérisson dans le parc de l'hôpital, sous un banc, en boule au milieu d'un amas de cannettes écrasées et de mégots. Il avait l'air mal en point, Franck l'a déposé dans le creux de sa main, a serré jusqu'à saigner, a glissé l'animal dans la poche de son blouson et l'a ramené au pavillon 4B. Il l'a nourri des reliquats de ses déjeuners, l'a caché dans le faux plafond et utilisé pour ses cérémonies vaudoues. Pendant deux semaines, chaque soir, Franck libérait le hérisson de sa planque, lui donnait quelques pelures, de l'œuf dur écrasé au fond de sa poche, grattait affectueusement son ventre rosé puis installait l'animal terrorisé sur la table de nuit, disposait en cercle quelques pierres, turquoise, jade et quartz, et récitait la Kabbale.

Franck étudie aussi la numérogologie et m'apprend que si on ânonne 888 en boucle on rajeunit, que si on répète « tao » pendant trois heures allongé sur son lit on entre en transe. Franck est un chaman, il a dissimulé en divers recoins de la chambre les objets nécessaires à ses cérémonies. Il opère la nuit, avec quelques bougies, le briquet volé à une aide-soignante, la petite enceinte reliée à son portable qui diffuse de la transe Goa en sourdine. Au mur il a épinglé les dizaines de

À la folie

dessins réalisés en ergothérapie, mandalas multicolores, dragons et fleurs vénéneuses.

En ergo, on incite Franck à dessiner, pour favoriser sa concentration, plutôt qu'à sculpter, une activité plus morcelée, qui convient moins à son tempérament versatile. Lors d'un précédent séjour, Franck a pourtant sculpté son sexe, une magnifique céramique rose dressée, il dit que c'est son sexe d'avant, avant d'entrer à l'hôpital, avant qu'on tue sa libido avec les traitements, il ajoute qu'il compte bien retrouver son véritable sexe en sortant d'ici. D'ailleurs il a le projet d'épouser une sorcière qui manie les pouvoirs du feu et de l'eau, règne sur les serpents et les araignées, une guérisseuse qui soigne avec des plantes, la belladone et le perce-neige. En attendant, Franck pratique le vaudou et la magie blanche, celle qui œuvre pour le bien, et avec un hérisson c'était encore mieux. Mais au bout de deux semaines à vivre dans un faux plafond nourri d'écorces d'orange et de trognons de pomme, la pauvre bête était morte. Franck l'a laissée pourrir et se dessécher quelques jours, puis l'a déposée devant la porte du psychologue pour lui jeter le mauvais œil.

Maléfique Maria

Ici on réfléchit toute la journée, on n'a rien d'autre à foutre, mais ça ne rend pas intelligent car pour être intelligent il faut agir. Ainsi s'annonce Maria.

Si Franck avait rencontré Maria au-delà des murs de l'hôpital peut-être l'aurait-il épousée car Maria, aux yeux vert et or de serpent, à la bouche édentée rehaussée d'un rouge à lèvres nacré, au visage balançant entre lumière et noirceur, est une sorcière ; c'est comme telle qu'elle se présente. Elle ne précise pas si c'est la psychiatrie qui a fait d'elle cette femme maléfique et puissante ou si elle l'a toujours été.

Maria est la sorcière aux pieds nus qui marche sur les braises, la fiancée du diable, celle qui guérit la lèpre, accouche les femmes, soigne le peuple autant qu'elle empoisonne et jette des sorts.

Je suis une grande gueularde je vous préviens. Calée dans son fauteuil roulant, elle gronde et envoie pâître les soignants qui s'adressent à elle avec un peu trop de compassion, pour lui proposer une madeleine

À la folie

ou la raccompagner dans sa chambre – laissez-moi vivre, je vous ai pas sonnés !

Maria m'apprend d'une voix forte, de sorte qu'on l'entende bien dans tout le service, que la guerrière, l'ensorceleuse c'est elle, femme électrique, subversive et martyre. De guérisseuse je suis devenue la pestiférée qu'il faut mettre au bûcher. Autrefois la religion et maintenant la psychiatrie nous pourchassent. Vous savez, les pys c'est pas que je les aime ou pas, c'est qu'ils font leur travail de chercher les problèmes, de vouloir comprendre pourquoi et comment quelqu'un est psychiquement atteint alors qu'on n'a rien demandé, ici ils ont sans cesse les yeux sur nous. Et les infirmières, vous avez vu comment elles me regardent avec leur air supérieur, je m'en fous moi je les regarde comme Jeanne d'Arc. Voyez-les ces inquisiteurs, les pys qui font la chasse aux anormaux soi-disant, aux dégénérés et aux vicieux, beaucoup plus qu'à notre souffrance croyez-moi.

Voilà pourquoi Maria veut s'enfuir, et y est déjà parvenue, une fugue nocturne en fauteuil roulant après qu'on lui a coupé sans sommation ses longues mèches bouclées, pour plus de simplicité a annoncé la coiffeuse, et qu'on a négligemment laissé réapparaître ses racines grises. Un soignant, comptant sur son sens de l'humour, l'a comparée à une vieille tortue et Maria, privée de sa beauté, a disparu pour quelques heures dans l'obscurité du parc, faisant tourner ses roues de colère, les paumes cloquées par le frottement du caoutchouc, la respiration sifflante de rage, jusqu'à

Maléfique Maria

l'épuisement, jusqu'à ce qu'on la retrouve assoupie ou peut-être évanouie, le fauteuil encalminé derrière une haie.

Je suis bipolaire depuis deux ou trois ans maintenant, dans ce fauteuil depuis quatre ans, depuis que j'ai sauté par la fenêtre, et dans onze jours cela fera trente-sept ans que je suis en France. Maria est arrivée à l'âge de 14 ans, a passé son bac, voulait faire des études mais sa mère l'a contrainte à devenir femme de ménage. Elle se souvient de chaque détail de son enfance à Saint-Domingue, qu'elle allait seule à la plage dès l'âge de 4 ans, qu'elle portait alors des mini-shorts et se faisait des bigoudis avec des canettes de soda découpées. Maria a une incroyable mémoire, des dates et des visages surtout, celui de son arrière-grand-mère en particulier – elle était immense et centenaire avec une tête de figue séchée, j'aimais beaucoup lui embrasser les oreilles, ses oreilles en parchemin. Je me souviens aussi des champions de tennis des années 80, le calme et le coup droit lifté de Borg, la puissance de volleyeuse de Navratilova, les après-midi devant la télé, devant Roland-Garros avec des pots de Nutella. Maria remue ses souvenirs, guette une oreille attentive et patiente pour poursuivre le récit de son enfance heureuse, de son passé ensoleillé, un passé qui occupe tout l'espace, mais quoi d'autre quand le présent est une tombe.

D'une voix devenue soudain pâteuse et enterrée Maria raconte qu'elle aime aussi lire, autrefois Pessoa

À la folie

et Hemingway, maintenant Guillaume Musso, Marc Levy et Paulo Coelho. Maria aime la littérature, le sport et la nourriture, détaille sans fin la recette du gratin dauphinois à la noix de muscade de sa tante, précise qu'elle apprécie les bonnes choses. Moi j'aime les marques, dans mes placards vous trouverez du thon Petit Navire, du chocolat Nesquik, du riz basmati Taureau Ailé, il y a peu de produits mais que de la qualité, je bouffe pas de la merde, et croyez-moi ce festin guette tranquillement mon retour.

En attendant, je fais ma prière tous les matins, pour les enfants, les soignants, les soldats, la paix dans le monde, toujours strictement dans cet ordre, c'est l'ordre le plus juste. Je prie pour les gilets jaunes aussi, même si je ne suis plus l'actualité à la télé parce que je ne supporte pas d'entendre les bruits de sirènes sur BFM. Plutôt que la télé j'aimerais tant voir la nature, voir au-delà des platanes du parc.

Maria prend maintenant ma main pour admirer en silence la bague que je porte à l'annulaire, moi ici j'ai grossi des mains, regarde droit devant elle, lève le poing – autour de son poignet un ruban avec la clé de sa chambre – et entame *La Marseillaise* d'une voix de cristal. J'aurais voulu avoir le cran de chanter avec elle, mais je m'inquiète pour ma réputation, la peur d'être prise en flagrant délit d'accointance avec l'élément perturbateur du service.

Puis Maria s'arrête net, comme sous le coup d'un effondrement brutal de toutes ses facultés, son regard vire à l'orage, elle siffle entre ses quelques dents, c'est

Maléfique Maria

la menace du cobra, le coup de semonce de la sorcière, me congédie d'un geste, sautille d'impatience dans son fauteuil, et me traite d'hypocrite alors que je lui souris maladroitement.

Elle fait demi-tour, prend la direction de sa chambre, parcourt quelques mètres avant de se retourner, son visage de nouveau éclairé, cette fois d'une lueur ironique : vous savez, quand Sarkozy sera mort je ferai une grande fête, j'inviterai que des jeunes, on dansera et on boira des petites bouteilles de Coca.

Manger, fumer

Bientôt midi, les plats arrivent sous vide livrés par un prestataire extérieur, maintenus au chaud dans une armoire thermique, une odeur d'abord discrète puis lancinante de sauce madère signale l'imminence du repas. On bat le rappel, les patients mettent un couvert hâtif – beaucoup mangeront à même la barquette en plastique –, les chaises raclent le carrelage, la distribution des médicaments s'organise dans la minuscule pièce vitrée attenante à la salle à manger, on fait docilement la queue, une infirmière met en garde une stagiaire, fais gaffe avec Maria, elle planque les médocs sous sa langue et dès que t'as le dos tourné elle recrache.

Les soignants ont coutume de dire que l'administration des traitements est un moment essentiel, pour parler aux patients, scruter les visages, s'enquérir des effets secondaires. Mais la plupart confirment que ce temps de la relation est révolu depuis que le contrôle du respect des procédures est devenu aussi important que le soin lui-même. Désormais chaque soignant doit

Manger, fumer

tracer dans un logiciel la délivrance du médicament au moment précis où elle a lieu. Ce geste – tendre un cachet et regarder le patient dans les yeux en prenant le temps d'une phrase cordiale, d'une main furtive sur l'avant-bras – est devenu impossible. Il s'agit maintenant d'administrer puis aussitôt cliquer, cocher, valider, soumettre, envoyer, enchaîner avec le patient suivant. La traçabilité informatique ne souffre aucun retard, aucune exception.

À l'hôpital psychiatrique, une grande part du temps infirmier est pourtant un temps informel – on s'assoit et on parle –, la bienveillance ne se chiffre pas, le plus efficace peut être imperceptible, non quantifiable. Tous le disent, on manque de soignants et les soignants manquent de temps car ils le perdent à des tâches administratives toujours plus nombreuses, des tâches comptables qui rassurent sans doute les gestionnaires déconcertés par les pratiques incertaines de la psychiatrie, rétives à toute culture du résultat.

Les patients s'assoient au gré des affinités, de l'humeur du jour ou des places encore libres, chacun reçoit sa portion individuelle en fonction des prescriptions médicales, des pratiques religieuses et culturelles – sept menus sont proposés : ordinaire, haché, mixé, 1800 calories, sans porc, sans sucre, végétarien.

À cet instant de la journée le service a plus que jamais l'air d'une scène de théâtre : tandis que les patients déjeunent, les infirmiers et aides-soignants se disposent en demi-cercle à l'entrée du réfectoire, une